

«...J'accepte Dieu, directement et sincèrement. Et non seulement je l'accepte bien volontiers, mais j'accepte aussi Sa sagesse, et Son but, que là nous ne connaissons pas du tout : je crois que la vie a un ordre et un sens, je crois en l'harmonie éternelle dans laquelle, nous dit-on, nous nous fondrons tous, je crois en la Parole à laquelle tout l'univers aspire et qui est en elle-même Dieu, et que Dieu est lui-même, bon, etc..., et ainsi de suite à l'infini. Mais au bout du compte, ce monde de Dieu, moi je ne l'accepte pas et, même si je sais qu'il existe, je ne l'admets pas du tout. Ce n'est pas Dieu que je n'accepte pas, comprenez-le bien, c'est le monde qu'Il a créé, le monde, n'est-ce pas, de Dieu que je n'accepte pas, et que je ne peux pas admettre d'accepter.

Une parenthèse : je suis convaincu, comme un enfant, que les souffrances guériront et finiront par s'effacer, que tout le comique humiliant des contradictions humaines disparaîtra comme un mirage pitoyable, comme une sale petite invention de l'esprit de l'homme, impuissant et petit comme un atome, qu'au bout du compte, au moment de l'harmonie éternelle, il nous apparaîtra quelque chose de tellement précieux que cette chose-là suffira pour étancher toutes les indignations, pour racheter l'ensemble des crimes de l'humanité, tout le sang des hommes qu'ils ont versé eux-mêmes – je veux bien, je veux bien dire que tout ça arrivera, que ça apparaîtra, mais moi, seulement, ça, je ne l'accepte pas, et je ne veux pas l'accepter ! (...) »

«...Je le répète pour la centième fois : si tout le monde doit souffrir pour que cette souffrance achète une harmonie universelle, les enfants, eux, ils y sont pour quoi ? Pourquoi, eux aussi, ils doivent souffrir et pourquoi, eux, ils doivent acheter l'harmonie par la souffrance ? La solidarité des hommes dans le péché, c'est une chose que je comprends, je comprends aussi la solidarité dans la vengeance, mais, cette solidarité dans le péché, elle ne s'étend pas, tout de même, jusqu'aux petits enfants, et si la vérité est que, eux aussi, ils sont solidaires de leurs pères dans tous les crimes de leurs pères, alors, cette vérité-là me reste incompréhensible et je ne l'accepte pas.

Il y a peut-être un plaisantin qui pourra dire que, de toute façon, l'enfant, il grandira, et il aura le temps de pécher, mais, quand même, là, il n'avait pas grandi, et ils l'ont déchiqueté, à huit ans, avec leurs chiens. (...) »

Féodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*
(extraits non inclus dans la lecture)

Le Théâtre du Soleil

accueil

le mardi 8 avril 2008 à 20h00

Patrice Chéreau



qui lit

La légende du Grand Inquisiteur

Extrait de *Les Frères Karamazov* de Féodor Dostoïevski

Quand Richard Pедуzzi invita Patrice Chéreau à donner, à l'automne 2005, une courte série de lectures à la Villa Médicis, celui-ci choisit de revenir à Dostoïevski et d'interpréter un extrait des Frères Karamazov centré autour de la fameuse diatribe du Grand Inquisiteur, l'une des accusations les plus froidement éloquentes qu'un croyant ait portées contre le Christ.

L'une des lectures fut suivie d'un débat du metteur en scène avec un cardinal, théologien au Vatican, selon qui le texte de Dostoïevski devrait avant tout être interprété comme le règlement de comptes d'un chrétien orthodoxe avec l'Eglise Catholique. Mais Chéreau eut beau jeu de faire observer que le passage dont il avait donné lecture ne se réduisait justement pas à la diatribe de l'Inquisiteur, et qu'il avait pris grand soin de le faire précéder de son introduction. Dans celle-ci, Ivan Karamazov expose à son frère son incompréhension et son refus absolu devant ce qui est à ses yeux le mystère le plus insondable – la souffrance des innocents, et celle des enfants, en particulier. Comment un père peut-il jouir de fouetter sa petite fille – mais surtout, comment peut-il être ensuite acquitté par un jury populaire ? Comment un général peut-il faire déchirer un petit garçon par ses chiens de chasse – mais surtout, comment peut-il après cela échapper à la peine de mort ? À quoi d'ailleurs son exécution servirait-elle, puisque le mal est fait ? Et même si victimes et bourreaux devaient se réconcilier dans l'harmonie universelle au jour du Jugement, en quoi cela rachèterait-il les larmes qui ont coulé ? « Vous comprenez ce galimatias ? Et pourquoi il (Dieu) a créé ce galimatias, à quoi il sert ? Sans lui, on nous dit, pas un homme sur terre ne pourrait vivre, car il ne pourrait pas avoir connu le bien et le mal. Mais à quoi bon les connaître, ce bien et ce mal du diable, s'ils coûtent si cher ? Le monde de la connaissance tout entier ne vaut pas ces larmes du petit enfant (...) ».

Selon Chéreau, les accusations implacables du Grand Inquisiteur ne prennent tout leur sens qu'à la lumière de ce préambule. C'est moins, en somme, du Christ qu'il est question que d'une certaine vision de l'humanité, vision noire, vertigineuse, vigoureusement défendue par un être d'autant plus maléfique que sa redoutable intelligence s'est rangée aux côtés du Malin. Pourquoi le Christ a-t-il méconnu le besoin qu'a l'humanité d'être soumise à une puissance qui la rassure et la contraigne à l'adoration en la délivrant de l'affreux vertige d'avoir à se poser des questions ? Si vraiment il voulait notre bonheur, n'aurait-il pas mieux fait de succomber lorsque Satan le soumit à une

triple tentation dans la solitude du désert ? Pourquoi n'a-t-il pas usé, pour notre plus grand bien, des trois seules « forces sur terre capables de vaincre et de s'emparer pour toujours de ces rebelles débilés » que nous sommes – à savoir « le miracle, le mystère et l'autorité » ? Pourquoi a-t-il laissé une œuvre si imparfaite que l'Inquisiteur a dû s'allier au Tentateur pour la corriger, afin d'aider les hommes à se décharger de l'horrible fardeau qu'est leur liberté ? ... Et que diable le Christ pourrait-il bien répondre à tout cela ?

Daniel Loayza

Tentation au désert

Alors Jésus fut emmené au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable. Il jeûna durant quarante jours et quarante nuits, après quoi il eut faim. Et, s'approchant, le Tentateur lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. »

Mais il répondit : « Il est écrit :

Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Alors le diable le prend avec lui dans la Ville Sainte, et il le plaça sur le pinacle du Temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit :

Il donnera pour toi des ordres à ses anges,

et sur leurs mains ils te porteront,

de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre. »

Jésus dit : « Il est encore écrit :

Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. »

De nouveau le diable le prend avec lui sur une très haute montagne, lui montre tous les royaumes du monde avec leur gloire et lui dit : « Tout cela, je te le donnerai, si, te prosternant, tu me rends hommage. »

Alors Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit :

C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, et à Lui seul tu rendras un culte. »

Alors le diable le quitte. Et voici que des anges s'approchèrent, et ils le servaient.

Évangile selon Matthieu, 4, 1-11.